

les idées de Fœdora, la félicitait d'avoir abandonné un comité composé de misérables assassins, la pressait de profiter de l'offre si gracieusement faite par la comtesse, d'aller passer à la campagne les mois d'été ; s'insinuait habilement dans les bonnes grâces de la pieuse Tatiana dont l'amitié pouvait lui servir de sauvegarde. Dans ce but elle lui promettait de se joindre à elle, pour décider plus tard sa charmante élève à épouser le prince Jean, alors qu'elle ne songeait qu'à s'emparer des cinq millions, en argent, appartenant à la crédule jeune fille et à s'assurer le reste de sa fortune territoriale en lui imposant, s'il le fallait par des menaces de dénonciation, l'ex-colonel de fédérés pour mari.

Le beau Jules avait trop d'intérêt à la réussite de cette odieuse conspiration pour ne pas seconder, de toutes ses forces, un projet qui réalisait le rêve de sa vie en lui faisant obtenir une fortune inespérée dont, à part lui, il se réservait bien de frustrer ses complices.

Non seulement il se montrait d'une exactitude parfaite pour son cours de français, consistant, il faut bien le dire, beaucoup plus en simples conversations qu'en lectures ou en leçons proprement dites, et ayant beaucoup moins trait à la littérature qu'à la politique.

Esprit délié, souvent plus brillant que profond, n'ayant jamais eu d'autre politique que celle qu'il croyait deviner lui être la plus profitable, de fougueux nihiliste, l'ex-colonel des Fédérés avait promptement passé au camp monarchiste, en voyant que là il y avait plus à gagner, il ne songeait plus à partager depuis le moment où la proposition inattendue de Nadiège lui avait ouvert des horizons nouveaux. Il était devenu par intérêt en même temps que par prudence, un des plus grands admirateurs du général Gourko, le vaillant défenseur d'une société à laquelle Jules Brémond ne voyait rien à réformer depuis qu'en espérance il s'en regardait comme l'un des privilégiés.

Tout autre à sa place eût peut-être été embarrassé pour s'exouser de ce subit revirement d'opinion, mais il était trop fin et trop bien renseigné pour ne pas voir que Stella ne demandait qu'à redevenir la comtesse Kourdoukof.

Fœdora lui savait gré de cette conversion et plus encore des motifs spécieux qu'il en donnait. Son amour-propre se plaisait à penser qu'en effet elle avait raison de se laisser séduire par des idées libérales, pleines de grandeur et de désintéressement, mais qu'elle était encore plus dans son droit en abandonnant ces mêmes idées dénaturées par des scélérats, qui, du programme d'une glorieuse réforme, avaient fait celui d'une odieuse conspiration.

Ce n'était plus une apostasie ; en quittant un parti souillé de crimes, elle ne descendait pas de son piédestal, elle obéissait à la voix du devoir et de la conscience.

Rien n'est flatteur comme d'avoir toujours raison quoi qu'on fasse. Or, grâce à l'habile plaidoyer de son professeur, l'élégante libre-penseuse avait à sa disposition tout un arsenal d'arguments qui, lui étant favorables, ne pouvaient lui paraître qu'excellents.

Il n'y a pas que chez une jeune femme plus mondaine qu'instruite que l'on rencontre de semblables illusions.

Ce qui achevait de la persuader de son droit, c'est que loin de contredire à ces raisonnements captieux, Nadiège en paraissait ébranlée.

La Sibérienne avait ses raisons pour dissimuler. Habilement, patiemment, elle creusait le souterrain qui la conduirait à la mine d'or, elle en avait besoin pour assurer sa vengeance.

Une embuscade vaut souvent mieux qu'un assaut, disait-elle à sir John, aussi hypocrite qu'elle.

Quand à Stella, de sa participation à l'assassinat du malheureux Artamof, et aux deux attentats commis contre Drenthelb et l'Empereur, il ne lui en restait pas même le remords, pas même la crainte d'une punition.

Dans cette tête, belle comme une sculpture antique, il n'y avait pas de cerveau, dans cette poitrine le cœur manquait.

Une seule chose la préoccupait : le départ pour Kouzouinski que des affaires imprévues de la comtesse Tatiana l'avaient forcée à retarder.

Fœdora qui ne pensait plus à Solovieff, l'aveugle instrument de l'ordre du comité, ordre signé de sa main, oubliait le fanatique, attendant, heure par heure, dans l'isolement du cachot, l'instant d'une condamnation certaine, comptant les minutes qui le séparaient encore du gibet.

Les premières effluves du printemps revêtaient de sa robe verte brodée de fleurs, la terre que les rayons d'un joyeux soleil venaient de débarrasser de son suaire de neige ; les étoiles fleurissant dans l'azur du ciel se miraient dans les eaux limpides de la Néva, dégagée des glaces que son courant avait emportées vers la mer ; les bourgeons gonflaient en rougissant à l'extrémité des branches ; les pins de Krestowsky revêtaient leur livrée de pourpre ; aux longues nuits d'hiver avaient succédé ces longs jours dont le crépuscule de celui qui finit éteint ses rougeurs dans les teintes rosées de celui qui commence, la petite comtesse s'impacientait.

— C'est demain qu'on juge ce malheureux, lui dit un jour son amie Tatiana.

— Quel malheureux ? demanda étourdiment Fœdora.

— Solovieff, pour lequel j'ai fait dire une messe ce matin, Dieu veuille lui accorder son salut !

— L'Empereur lui ferait-il grâce ? demanda la comtesse qui, distraite, regardait une barque descendre au fil de l'eau.

— Je parle du salut de son âme, dit gravement Tatiana. Quant à sa grâce, Sa Majesté voudrait-elle la lui accorder, elle ne le pourrait pas. La main assez impie pour se lever contre l'Empereur, se lève contre soixante-dix millions de Russes, le crime commis par Solovieff est un crime de lèse-nation. Pardonner à cet homme ou au dernier de ses complices dépasse les droits de la clémence, et serait faire injure à la Russie tout entière.

Stella ne répondit pas, mais elle pâlit si visiblement que la comtesse s'apercevant de l'effet produit par ses paroles et ne l'attribuant qu'à une trop grande faiblesse de la jeune fille, changea aussitôt de conversation et se mit à lui parler de la très prochaine réalisation de leurs projets de villégiature, retardés par une foule d'empêchements indépendants de sa volonté et qui, heureusement, d'ici à deux ou trois jours seraient levés.

Fœdora accepta avec empressement, mais cependant ne retrouva pas son calme d'esprit de tout le reste de la journée.

Le lendemain elle se leva tard, après une nuit inquiète, défendit sa porte pour tout autre que le médecin, et pour se distraire trouva rien de mieux que de faire commencer sous ses yeux, par Paulovna, l'emballage des objets qu'elle voulait emporter.

Pendant qu'elle cherchait à s'étourdir, l'homme auquel elle avait commandé l'assassinat de l'Empereur, le meurtrier que Nadiège avait armé de ses propres mains, comparaisait pour la dernière fois devant le tribunal extraordinaire assemblé à la forteresse dans le salon du général baron Maydel.

Sauf le docteur, les généraux Courko et Drenthelb, deux sténographes et un ministre protestant, personne n'avait été admis à ce suprême interrogatoire dans lequel M. Naboxof, ministre de la